

p. 203-220). – La partie sur l'archéologie est accompagnée d'une illustration abondante et utile. L'ouvrage est pourvu d'index des sources, des auteurs modernes, des noms géographiques et des matières (p. 227-234). Il se termine par quelques informations biographiques et bibliographiques sur les auteurs (p. 235-240) et par le résumé en anglais des articles publiés en allemand (p. 241-243). Mais pas de résumés en allemand des contributions en anglais. C'est un peu triste pour les germanophones au sein d'une entreprise anglo-germanique. On relève toutefois que la contribution de K. Bradley, très riche en matière de méthodologie et de pistes de recherche, a été prononcée initialement en anglais, mais est éditée ici en allemand, traduite par Andrea Binsfeld. Bien entendu, ceci n'enlève rien à la valeur de ce recueil particulièrement stimulant, surtout par sa section sur l'apport et le traitement de la documentation archéologique.

Jean A. STRAUS

✓ Elisabeth HERRMANN-OTTO, *Sklaverei und Freilassung in der griechisch-römischen Welt*. Hildesheim, Georg Olms, 2009. 1 vol. 13 x 20,5 cm, 263 p. (STUDIENBÜCHER ANTIKE, 15). Prix : 19,80 €. ISBN 978-3-487-14251-7.

Sandra R. JOSHEL, *Slavery in the Roman World*. Cambridge, University Press, 2010. 1 vol. 15 x 23 cm, XVI-236 p., 2 pl., 73 fig., 4 cartes. (CAMBRIDGE INTRODUCTION TO ROMAN CIVILIZATION). Prix : 45 £ (relié) ; 15,99 £ (broché) ; 978-0-521-82774-4 ; -53501-4.

Monika TRUMPER, *Graeco-Roman Slave Markets. Fact or Fiction ?* Oxford, Oxbow, 2009. 1 vol. 18 x 26 cm, XI-148 p., 8 pl., 41 fig., 1 carte. Prix : 32 £. ISBN 978-0-9774094-8-8.

E. Domenico AUGENTI, *Il lavoro schiavile a Roma*. Rome, Quasar, 2008. 1 vol. 17 x 24 cm, 166 p., 135 fig. (ARTI E MESTIERI NEL MONDO ROMANO ANTICO, 3). Prix : 12,90 €. ISBN 978-88-7140-390-8.

On considère qu'aujourd'hui, près d'un million de personnes, surtout des femmes et des enfants, « alimentent » dans le monde un trafic de marchandise humaine. Au bout de la filière, la déchéance, la misère, et la mort. Sandra Joshel, dans son introduction, comme Elizabeth Herrmann-Otto, dans sa conclusion, rappellent que notre société pratique toujours la traite humaine et que l'esclavage n'est pas un phénomène réservé à l'Antiquité. On a beaucoup écrit ces dernières années sur le monde servile antique, épistémologiquement libéré de l'idée paralysante d'une société monolithiquement esclavagiste qui, jusqu'il y a peu, lui collait à la peau. L'équation masse servile égale forces productives n'a plus cours. Dans le monde grec, et plus encore dans le monde romain, les forces du travail sont majoritairement libres et la situation de servilité n'est pas figée, mais ouverte sur l'affranchissement. Ce qui n'empêche pas le monde antique, comme le monde moderne, d'être structuré en rapports de dépendance, où le produit du travail n'appartient généralement pas au travailleur. Mais l'analyse des rapports de production n'est pas l'objectif envisagé. Dans les deux ouvrages évoqués, il s'agit de présenter le bilan critique des connaissances sur

l'esclave antique et l'esclavage. L'ouvrage de Sandra Joshel est destiné à un public large, étudiants débutants, et se veut le plus explicite et concret possible. Ce qui est doublement difficile, parce que la matière, rouverte à l'analyse critique et contradictoire, n'en est que plus compliquée à exposer et que, par ailleurs, pour le public non averti, le concept d'esclavage est totalement connoté et renvoie *a priori* aux situations coloniales récentes dont la superposition avec le système antique ne s'impose pas. Autre précaution commune défendue par les deux auteurs, il faut éviter de faire entrer en ligne de compte les valeurs morales et les sensibilités contemporaines. L'Antiquité n'a pas de problèmes juridiques ou institutionnels avec l'esclave, pas plus que le christianisme primitif. Il est non-libre, comme la femme et l'enfant. C'est un fait de société juridiquement bien encadré, mais ouvert sur la mobilité sociale par l'affranchissement. Il convient aussi, les deux auteurs le soulignent également, de moduler chronologiquement et géographiquement le poids de la servilité et son mode de maintien. L'Italie républicaine ne se compare pas à une province impériale occidentale, où la main-d'œuvre servile semble peu représentée. Joshel met l'accent avant tout sur les métiers. L'esclave est omniprésent dans toutes les activités de production, d'artisanat et de commerce. Souvent avec des spécialités et des compétences, sur le domaine rural et en ville, voire des responsabilités importantes déléguées par le *patronus* propriétaire du domaine ou de l'officine. Il faut cependant se méfier, me semble-t-il, d'une association trop directe entre l'image du métier et le statut servile. On peut être tenté de voir dans un foulon au travail, métier ingrat s'il en est, un esclave. Peut-être mais ce n'est pas sûr. Le risque ici n'est pas évité, et encore moins lorsque l'auteur nous propose des reliefs funéraires gallo-romains montrant des paysans qu'elle nous présente comme des esclaves. Dans la région concernée, l'ouest de la Trévirie, une des rares mentions explicites d'un esclave/affranchi est celle d'un agent du pouvoir, un employé ou collecteur fiscal, qui fait partie de l'élite administrative de la *civitas*, voire de la procuratèle provinciale (*ILB*<sup>2</sup> 172). Ces paysans ou artisans tréviens proposés par l'iconographie sont des libres pérégrins ou des citoyens enrichis qui peuvent se faire ériger des monuments funéraires parfois imposants. Rien à voir donc avec le petit *loculus* dans un grand *colombarium*. Ce problème de la confusion entre l'iconographie du travail et le statut des acteurs mis en image se rencontre malheureusement trop souvent dans la littérature scientifique. Travail lourd et pénible n'implique pas nécessairement travail servile. Et au niveau de la représentation imagière dans le domaine funéraire, c'est peut-être même, en Gaule, la preuve du contraire. Quant au monde des élites de l'administration, ou de la *familia Caesaris*, ils sont ici oubliés. Ils ne sont peut-être pas très nombreux, mais leur pouvoir est considérable et leur enrichissement souvent ostentatoire. Elisabeth Herrmann-Otto par contre s'y intéresse beaucoup, comme elle fait une place plus large aux modalités juridiques et institutionnelles de l'affranchissement. Comme il est dit clairement par l'auteur, à part la responsabilité politique directe, tous les domaines leur sont accessibles, y compris le monde religieux : « Es gab keine typische Sklavenberuf ». Quant à l'affranchissement, il s'inscrit dans une logique de mobilité sociale, au-delà de la fixité des ordres. Prudence à nouveau et dans les deux cas à propos des évaluations chiffrées. Globalement, on avance aujourd'hui souvent le chiffre de 20 % de travail servile dans le monde romain, plutôt même en Italie, car les chiffres sont beaucoup plus bas dans les provinces occidentales. En tout cas, le concept de « masse servile » exclusive utilisée

dans les *latifundia* n'est plus de mise, ce qu'avait bien montré déjà Annalisa Marzano au niveau archéologique (cf. mon compte rendu dans *AC*, 77, 2008, p. 268-269). Il n'est peut-être pas inutile de citer les dernières phrases de l'ouvrage d'Elisabeth Herrmann-Otto : « Wenn Armut heute erneut in die Sklaverei führt, trotz deren Aufhebung und Ächtung in der Menschenrechtskonvention, dann haben wir offensichtlich im 21. Jh. etwas falsch gemacht. In der römischen Antike eröffnete Sklaverei den Aufstieg aus Armut, heute bedeutet Sklaverei der soziale, oft auch physische Tod. Hüten wir uns, von heute aus die Antike moralisch bewerten zu wollen. Sie ist ganz anders ». Le troisième ouvrage, celui de Monika Trümper, est très ciblé. Il s'agit, au départ de « cross-cultural comparisons » avec les lieux et marchés du commerce d'esclaves jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, de s'interroger sur la validité des identifications des marchés antiques d'esclaves. Il y a, dans la démarche qui conclut à la non-pertinence des hypothèses proposées, au moins deux gros problèmes. J'ai du mal à établir un parallèle typologique entre la structure supposée du marché romain et les entrepôts négriers concentrant la main-d'œuvre des plantations de coton. Mais encore, si rien ne prouve de manière irréfutable que les édifices supposés de Délos, Rome, Pompéi ou Magnésie du Méandre sont bien des marchés aux esclaves, il faut bien qu'ils se trouvent quelque part. Il y a suffisamment d'inscriptions mentionnant le génie du *venalicium* et de témoignages littéraires pour prouver qu'il ne s'agisse pas d'une fiction ou d'une abstraction. Il s'agit d'une curieuse démarche hypercritique qui finalement laisse perplexe dans la mesure où je ne vois pas comment les locaux de la traite des noirs à Charleston, Alexandrie ou au Caire pourraient trouver des parallèles typologiques à l'Agora des Italiens. L'ethno-comparatisme est un exercice très difficile. En l'occurrence, il ne fait pas avancer le problème d'un pouce. On notera toutefois que la « Maison des esclaves » de Gorée – qui n'est pas étudiée – aurait pu figurer dans la typologie et offrir, précisément, un élément de comparaison intéressant. Par contre le « lavoro schiavile » décrit par E. Augenti dans les « Arti et Mestieri » rendra de nombreux services à tous ceux qui, dans ce domaine très débattu, attendent une description concrète de situations de vie. C'est la troisième livraison de cette jeune collection dirigée par Filippo Coarelli et elle répond parfaitement aux objectifs annoncés. Point d'interminables discussions historiographiques, ni d'états d'âmes moralisateurs, mais un état des questions concret, clairement argumenté, sur la base d'un inventaire documentaire solide, analysé point par point : naître ou devenir esclave ; vivre esclave ; le travail servile dans la *familia rustica* ; dans la *familia urbana* ; le monde de l'artisanat ; le service public. Le texte est destiné à un public large, ce qui n'empêche pas l'auteur de fournir 1155 notes pour 150 pages de texte et de privilégier les sources écrites et épigraphiques aux innombrables monographies sur la question. On peut toutefois faire le même reproche ici que pour l'ouvrage évoqué plus haut de Sandra Joshel, le « mondo romano antico », c'est avant tout Rome et l'Italie, ce que l'on peut comprendre dès lors que la collection est financée par des associations d'entreprises de la Regio Lazio, mais il faut savoir que la situation provinciale, en particulier occidentale, n'est pas superposable à celle de l'Italie centrale. La servitude est peu représentée dans les Gaules et les Germanies.

Georges RAEPSAET